



© Shutterstock.com/VietnamPhotos

FAUDRA-T-IL AUGMENTER ARTIFICIELLEMENT NOTRE ALTRUISME pour que nous mettions en place des actions d'envergure suffisante pour préserver la planète ? C'est en tous cas ce que suggèrent certains transhumanistes, qui prônent une « amélioration morale » de l'homme.

La conciliation entre bien-être individuel et collectif (celui des humains mais aussi celui des autres êtres vivants) s'est tout de suite imposée comme un problème de fond. Comment prendre en compte les plaisirs et les souffrances de tous sans sacrifier son propre bien pour celui des autres ? Les premiers théoriciens du transhumanisme, d'inspiration anarcho-capitaliste et libertarienne, compartaient sur l'émergence d'un ordre spontané. Mais à la fin des années 1990, un revirement s'est produit, lié à la crise économique, politique et écologique, et à l'échec des systèmes modernes, en particulier les démocraties libérales occidentales, à réguler les processus d'industrialisation et de mécanisation qui épuisent les ressources de la planète.

Ainsi, le cyborg heureux – et libre – des premiers pas du transhumanisme laisse la place au cyborg vertueux (selon la terminologie du sociologue américain James Hughes), soumis à divers impératifs éthiques. Le débat sur l'amélioration morale se répand dans une partie du mouvement, notamment chez les universitaires d'Oxford. Les approches sont plus ou moins modérées, certains prônant une amélioration morale « à la carte », où chacun serait libre de développer telle ou telle valeur. De vives critiques sont émises, y

compris par certains bioéthiciens partisans du transhumanisme, tel John Harris, de l'Université de Manchester, qui souligne la nécessité du libre arbitre dans la morale humaine. La proposition d'I. Persson et J. Savulescu n'est pas majoritaire dans le mouvement, et même eux reconnaissent en conclusion de leur ouvrage qu'« une réelle amélioration morale serait pratiquement impossible à l'heure actuelle et pourrait rester trop longtemps à un niveau insuffisant de développement, ou ne pas pouvoir être appliquée à une assez large échelle, pour nous aider à faire face aux problèmes catastrophiques décrits ». Néanmoins, pour eux, l'urgence de l'élaboration d'un modèle de société durable justifie un examen approfondi de cette conception extrême de l'amélioration morale.

Or cette dernière est dangereuse. Dans un monde où tous les humains seraient altruistes, un tricheur aurait un pouvoir de nuisance considérable. Il faudrait donc non seulement contraindre tous les citoyens à se plier à l'amélioration morale, mais aussi adopter des formes poussées de surveillance et de contrôle, au prix d'une remise en question des droits tels que la vie privée. Ainsi, l'amélioration morale risque de conduire à une dérive totalitaire. Pour éviter de détruire

le monde, on devrait renoncer aux valeurs des démocraties libérales. Des substances pharmacologiques ou des manipulations génétiques nous inculqueraient les « valeurs » qui nous aideraient à le tolérer. Et cela nécessiterait de confier la détermination de ces valeurs à une assemblée de « philosophes » qui auraient le droit de décider pour tous. Les critères qui présideraient à leur nomination semblent impossibles à établir.

En outre, un tel système risquerait d'aboutir à une vision conformiste de la morale. Déjà, certains transhumanistes font référence à des valeurs religieuses (en particulier bouddhiques) ou traditionnelles, telles que la fidélité dans le couple. De façon générale, les conséquences des techniques d'amélioration morale, qui impliquent de fortes contraintes, restent largement imprévisibles...

Marina MAESTRUTTI est maîtresse de conférences en sociologie à l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne et membre du CETCOPRA (Centre d'études des techniques, des connaissances, des pratiques).



Réagissez au
Point de vue sur
www.pourlascience.fr